

A quelles conditions l'enseignement de la philosophie est-il émancipateur ?

Annick Stevens

paru dans N°autre Ecole, revue de la fédération CNT des travailleurs de l'éducation, n°11

<http://www.cnt-f.org/nautreecole/?-No11-Impasses-et-pistes,122->

Plus encore que tout autre enseignement, celui de la philosophie, pour atteindre son but, doit répondre à une demande et à des préoccupations réellement éprouvées par les enfants et les adolescents ; à cette condition seulement, la philosophie peut mener à des niveaux de réflexion qu'on ne pourrait atteindre ni par une méditation solitaire, ni par des conversations courantes, ni par des connaissances scientifiques.

L'émancipation de l'individu passe, me semble-t-il, par deux étapes qui correspondent *grosso modo* à la division traditionnelle de la philosophie en « théorique » et « pratique » : la première permet la prise de conscience de ce que nous sommes en tant qu'êtres humains, de nos limites et de nos potentialités en tant que tels, la seconde, la prise de conscience de ce que nous sommes en tant qu'individus socialisés, de notre rapport aux autres individus et aux institutions collectives. Les deux aspects sont nécessaires pour acquérir la lucidité sur ce que nous pouvons être et faire, sur ce qu'est notre liberté. Certains philosophes progressistes, constatant l'échec de la philosophie au lycée, estiment que l'étape théorique est inutile pour l'émancipation des esprits, qu'elle n'est qu'un savoir livresque, extérieur, dogmatique, qui rebute et éloigne les élèves d'une dynamique vivante¹. Je pense cependant que vouloir répondre à la question pratique « que faire ? » ou « comment vivre ? » sans avoir d'abord saisi ce qui constitue la particularité ontologique de l'être humain, c'est se contraindre à bâtir sur des principes implicites, non interrogés et donc d'une certaine façon arbitraires. En effet, pourquoi devrait-on privilégier le plaisir, l'amitié, la communication ou la liberté ? Pourquoi pas l'égoïsme, la loi du plus fort, ou encore la foi et la soumission ? En laissant de côté les philosophies qui reposent ultimement sur des principes religieux, il reste une multiplicité de tentatives de compréhension de l'existence, développées depuis plus de 2.500 ans maintenant, qui offrent toutes des éléments dont nous pouvons nous inspirer pour interroger nos principes ; étudier ces pensées permet à la fois d'éviter les impasses dans lesquelles certaines sont tombées, de quitter la superficialité pour plonger le plus loin possible dans le questionnement, et d'évaluer leur dépendance par rapport à leur contexte socio-historique, et par conséquent aussi la nôtre, en un mot de nous faire progresser sur la voie de la lucidité et de l'autonomie. Pourquoi passer par l'ontologie et l'anthropologie philosophique ? Plusieurs théories

¹ Michel Onfray, par exemple, dans *La communauté philosophique*, décrit très clairement comment une philosophie véritablement vécue, pratique et axée sur l'existential, est une alternative à la philosophie scolaire sclérosée, mais à mon avis il a tort de croire pouvoir se passer de philosophie théorique. Au contraire, Castoriadis insiste sur la nécessaire complémentarité des deux aspects dans toute son œuvre, en particulier dans *L'institution imaginaire de la société* et dans les cinq tomes des *Carrefours du labyrinthe*.

ontologiques ont mis en évidence l'être de l'homme comme un être qui fait question pour lui-même, qui n'est pas déterminé une fois pour toutes mais est multitude de potentialités ouvertes, qui est capable de se donner à lui-même sa propre fin (son but, son sens). Même si le savoir qui est en résulte n'est pas de l'ordre de la certitude mathématique, il permet en tous cas de refuser tout discours enfermant l'homme dans une nature ou une destination qui le dépasse et qu'il ne peut modifier. L'anthropologie philosophique s'interroge depuis des millénaires sur ces animaux particuliers dont certaines activités échappent au souci de conservation biologique, qui introduisent dans la réflexion pratique des valeurs morales (le bien et le mal, le juste et l'injuste,...) et réfléchissent sur leur caractère naturel ou conventionnel, relatif ou absolu. Elle étudie aussi la dimension sociale intégrée dans tout individu humain, puisqu'indispensable à son développement, et donc le rapport toujours tendu entre la part individuelle et la part collective. De là peut naître une évaluation lucide de tout le contenu conventionnel et auto-institué des normes sociales, et par suite leur contestation au nom d'une meilleure forme d'organisation collective, elle aussi inventée mais cette fois choisie consciemment et suivant des raisons dont on peut débattre et rendre compte. On aborde ainsi les préoccupations éthiques et politiques à partir d'une réflexion théorique sur l'humain qui a révélé celui-ci comme essentiellement créateur, auto-instituant, mais la plupart du temps ignorant cette puissance, parce qu'elle est oblitérée par les autres puissances qu'elle menace : la vie biologique, la sécurité, la société instituée, et même la tranquillité de l'esprit, car il est plus simple d'adopter un mythe rassurant que de devoir se donner à soi-même une représentation toujours provisoire de sa place dans le monde.

L'histoire de la philosophie est donc un enseignement indispensable mais elle ne doit pas être parcourue de manière encyclopédique et systématique ; elle doit être intégrée dans chaque question essentielle posée en vue de l'autonomisation des jeunes, et chaque pensée doit être interrogée pour ce qu'elle peut apporter de constructif dans l'édification progressive de cette autonomie. Il faut insister sur les aspects déstabilisants de chaque pensée, ceux qui continuent à nous parler en ouvrant des brèches dans les évidences apparentes, plutôt que sur les jargons étranges, les ancrages dépassés, les erreurs et les petites inévitables — signaler cela aussi, mais n'approfondir que ce qui donne à notre propre pensée une exigence salutaire.

Tout ce processus est accessible au niveau du lycée, mais comporte probablement trop d'exigences intellectuelles pour être mis à la disposition des enfants et des jeunes adolescents. Cela ne signifie pas que parler de philosophie dans leur cas est inadéquat et que les associations qui commencent à proposer ce type d'enseignement se font des illusions ou abusent de la signification du mot. En effet, à côté de son contenu spécifique, la philosophie possède également un aspect simplement critique et de mise à l'épreuve, qui constitue à la fois une excellente propédeutique à son enseignement futur et une arme d'indépendance applicable immédiatement à toute délibération. D'une part, en effet, les enfants (se) posent déjà certaines questions auxquelles ils n'ont pas encore tous les moyens de répondre. Dieu existe-t-il ? Y a-t-il une vie après la mort ? Comment savoir si nous ne sommes pas en train de rêver notre vie ? ou encore, dans le registre éthico-politique : qui décide de ce qui est bien et mal ? pourquoi y a-t-il des riches et des pauvres, des gentils et des méchants ? Si l'on apprend aux enfants que des

philosophes ont réfléchi longuement à ces questions, auxquelles on ne peut répondre ni par l'observation ni par la logique ni par les équations, et ont apporté des arguments dans des sens différents, ils pourront se faire une opinion provisoire ou laisser leurs interrogations en suspens, mais en tout cas ils ne se diront pas qu'il y a une seule vérité et qu'on peut oublier tout le reste ; ils ne se diront pas non plus que ces questions sont oiseuses et qu'il faut être idiot pour s'y intéresser. Mais l'autre aspect est encore bien plus important à leur âge, à savoir l'apprentissage de la mise à l'épreuve de toute opinion (y compris celle qu'on a fait sienne sans examen), de la découverte de ses présupposés et de ses intentions, bref du décodage du langage et du raisonnement. Si l'intérêt pour les questions ontologiques dépendra toujours du naturel plus ou moins philosophe de chaque individu, en revanche l'aspect critique de la pensée doit être acquis par tous si l'on veut que le terme « démocratie » ait un sens. A l'heure où une certaine idéologie économique et politique assène ses fausses vérités dans tous les médias et au cœur de l'institution scolaire elle-même, l'apprentissage de ce décodage et la conscience qu'on peut créer des alternatives sont les conditions indispensables de toute émancipation. Et ils ne demandent pas de moyens intellectuels, sociaux ou culturels particuliers.

Une des associations qui pratique la philosophie pour enfants décrit sa démarche comme suit². Dans un premier temps, l'animateur propose que s'expriment toutes les opinions sur un sujet, sans aucune censure et sans privilégier aucune tendance. Ensuite, il fait examiner chaque opinion, en demandant de définir les mots utilisés, de donner des exemples, de réfléchir aux présupposés et aux conséquences de cette opinion ; il fait reformuler par les uns ce qui a été dit par les autres, à la fois pour que les alternatives soient bien claires pour tous et pour que soient dissociées la personne qui parle et la thèse à examiner. La démarche est plus que socratique, car au dialogue qui aide à trouver, à nuancer ou à confirmer une opinion, s'ajoute la dimension collective. Le rôle du groupe est, en effet, valorisé à plus d'un titre. D'abord, comme la parole de chaque enfant est écoutée, acceptée, valorisée de manière égale, chacun se sent estimé par l'ensemble du groupe. Ensuite, tout est fait pour que les enfants comprennent l'utilité de l'apport des autres pour améliorer leur propre réflexion. La démocratie est ainsi vécue comme élaboration collective plutôt que comme conflit d'intérêts ou d'opinions arrêtées. Des relations de coopération s'installent à la place des rapports habituels d'inégalité de compétence, de hiérarchie, de domination. Et, bien entendu, l'exercice de l'esprit critique à propos de chaque proposition, qu'elle soit majoritaire ou inhabituelle, permet de s'habituer à refuser toute imposition arbitraire de valeurs. D'un point de vue plus psychologique, savoir s'exprimer et avoir confiance en son opinion contribue beaucoup à éviter, surtout à l'adolescence, les problèmes d'intégration et de relation avec les autres, qu'ils s'expriment par le rejet et la solitude ou par l'adhésion à des groupes hiérarchisés, fondés sur l'affrontement violent, le machisme et la soumission aux leaders.

Certaines de ces associations déçoivent par leur côté trop conformiste, trop soumis aux tabous et aux évidences de la société actuelle. Il est clair que si l'animateur n'a pas lui-même fait tout le travail de la philosophie théorique dont j'ai décrit les exigences et la radicalité des résultats, l'entreprise est non

² « Philomène » (association Loi 1901), c/o Gilles Abel, <philomene@belgique.com>

seulement vouée à l'échec mais encore dangereuse, puisqu'elle donne une illusion d'émancipation à ce qui n'est qu'un léger déplacement dans un cadre immuable. Ce sera nécessairement le cas, à mon avis, si les discussions philosophiques sont menées uniquement par des pédagogues. Mais le principal obstacle au développement de cet apprentissage, c'est que l'institution publique n'a pas intérêt à l'instaurer de manière authentique, dans la mesure où nécessairement il en viendra à contester sa prétention à être la meilleure forme d'organisation collective. C'est pourquoi il est peu probable de le voir inscrire dans les programmes officiels, et les associations qui le promeuvent ont bien du mal à se faire accueillir dans les classes. Reste l'initiative personnelle des enseignants, qu'ils soient instituteurs, profs d'histoire, de français, de philo bien sûr, mais aussi bien, en ce qui concerne la démarche critique, de n'importe quelle discipline. Au fond, ce qu'il faudrait peut-être mettre sur pied, ce sont des formations en « philosophie émancipatrice » pour les enseignants désireux d'émanciper leurs élèves, formations qui offriraient, d'une part, les moyens d'accès aux réflexions sur les principes de l'agir humain, et, d'autre part, une aisance dans l'animation des débats collectifs. Une idée à discuter...